



HAL
open science

Adelbert von Chamisso, entre parcours biographique et cheminement philosophique

Frédéric Torterat

► **To cite this version:**

Frédéric Torterat. Adelbert von Chamisso, entre parcours biographique et cheminement philosophique . Institut Catholique de Toulouse. Inter-Lignes : Chemin, Cheminement, pp.153-159, 2013. hal-01761248

HAL Id: hal-01761248

<https://hal.umontpellier.fr/hal-01761248v1>

Submitted on 9 Apr 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Adelbert von Chamisso, entre parcours biographique et cheminement philosophique

Frédéric TORTERAT

Université de Nice Sophia-Antipolis

Présentation sommaire

Une approche biographique de l'œuvre d'Adelbert von Chamisso permet d'inscrire ses écrits, y compris son abondante correspondance, dans un parcours, ou plutôt *des* parcours, dont les éléments se révèlent, avec plus ou moins de dispersion, dans l'ensemble de sa production. Qu'il s'agisse du *Voyage autour du monde*, qui décrit le périple auquel l'auteur a participé en tant que botaniste, ou de *l'Etrange Histoire de Peter Schlemihl*, qui raconte l'errance d'un personnage dépourvu de son ombre à la suite d'un marché passé avec le Diable, des voies similaires se dessinent. Là où le *Voyage* fait pudiquement l'apologie d'un « ailleurs » à l'écart des sociétés industrielles, *l'Etrange Histoire* relate une série de pérégrinations qui aboutissent à une vie érémitique. Et la correspondance de Chamisso, en complément d'autres écrits (ses poèmes en particulier), en apportent un témoignage quelquefois direct, à d'autres moments plus allusif. Pour autant, les voies suivies, intellectuelles, sensibles, par l'auteur, résistent au seul éclairage d'un repli sur soi idéaliste, d'un mysticisme romantique ou de ce que l'on pourrait résumer dans une herméneutique du sujet. Car les chemins empruntés par Chamisso s'entrecroisent, intimement liés à son vécu, tout en portant en eux des significations diverses.

Un parcours biographique hors du commun

Dans les années 1780, les Chamisso sont surtout présents en Lorraine et plus exactement en Argonne, ainsi que dans les Ardennes, entre Horgne et Andevanne. Parmi eux, les Chamisso(t) de Boncourt habitent à ce moment-là le château du même nom, dans lequel Louis Charles Adélaïde voit le jour le 30 janvier 1781. Ce dernier y vivra une grande partie de son enfance, et conservera par la suite la mémoire de la bâtisse elle-même, des alentours, et surtout du « jardin, jusqu'à la plus petite courbe de l'allée la plus éloignée, jusqu'au moindre buisson », comme il le confiera bien plus tard à sa sœur Louise Madeleine.

Lors de cette première période, la Révolution bruit. En quelque temps, les troubles politiques conduisent les Chamisso à se replier sur eux-mêmes, jusqu'au tournant historique de Varennes, où le roi est arrêté, le 21 juin 1791, accompagné de Marie-Antoinette et de ses enfants, qui tentaient avec lui de rejoindre le bastion de Montmédy. Concrètement inquiétés après cet événement et ceux qui vont suivre, les Chamisso de Boncourt quittent brusquement le pays, en mai 1792, vers le Nord de l'Europe. Au cours de cet exil, ils passent par les Flandres, la Hollande, et rejoignent ensuite l'Allemagne par Düsseldorf, Würzburg, Bayreuth, pour s'établir enfin à Berlin. Sur place, le père, Louis Marie de Chamisso, intègre l'armée dite « des Princes » aux côtés du maréchal de Broglie, dont il devient l'aide de camp. Le château de Boncourt est bientôt entièrement démoli, redevenant, selon les termes du futur Adelbert lui-même, une simple « terre où va la charrue »¹.

Sur la vie d'Adelbert, alias Louis Charles Adélaïde, nous disposons de multiples ressources, aux premiers rangs desquelles figurent la biographie produite par Julius Eduard Hitzig en 1839, ainsi que les ouvrages biographiques de Brouillon (1910), Riegel (1934), Lahnstein (1987) et Feudel (1988), auxquels il convient d'adjoindre les notices d'Ampère (1840) et de Brosse (1991), qui sont

¹ Cette expression apparaît dans le poème *Das Schloss Boncourt*, qui fera rien moins que l'admiration du roi Frédéric Guillaume IV, lequel dira à propos de Chamisso qu'« il y a plus d'un Français sans doute dont le cœur s'est ouvert à l'Allemagne et aux Allemands, mais nul n'a jamais égalé, même surpassé les meilleurs dans leur langue » (Cf. *La Vie d'un déraciné*. Paris: Aubier, 1950, pp.34-36.

particulièrement éclairantes. Voici les Chamisso à Berlin. A partir de 1793, Louis Charles y vit modestement avec sa mère Marie-Anne, née Gargam, et ses six frères et sœur. Les revenus sont minces, aussi la plupart des enfants Chamisso sont-ils employés à la Fabrique royale de porcelaine comme miniaturistes, ce qui permet à la famille de subvenir à ses besoins. Contrairement à ses frères et sœur, Louis Charles croise la première grande opportunité de son existence : admis comme page auprès de la reine Frédérique Louise de Hesse Darmstadt, il entre à son service en 1796. En devenant ainsi un membre de la Cour, le jeune Chamisso intègre plusieurs cercles, dont d'aucuns lui ouvriront les portes des salons berlinois.

A l'incitation de la reine en personne, Louis Charles entre au Collège français de Berlin (créé en décembre 1689), où il rejoint notamment la communauté dite de la « Colonie ». En font partie, parmi d'autres, les écrivains Johann Ch. Friedrich Schiller et Friedrich Gottlieb Klopstock, le philosophe Moses Mendelssohn, mais aussi celui qui deviendra son confident, Friedrich de la Motte-Fouqué. Bien qu'entouré des siens, dont en particulier Charles Hippolyte et Louise Madeleine, Louis Charles commence à faire ses propres choix, d'autant que sa mère Marie-Anne retourne à Paris dès 1797. Un an plus tard, le jeune Chamisso entre dans l'armée prussienne. Son office d'enseigne dans l'infanterie, au régiment de Karl Ludwig Bogislav von Götze, alors en garnison à Berlin, lui donne pour la première fois la possibilité d'apprendre vraiment l'allemand, qu'il écrit encore très peu et qu'il parle irrégulièrement. D'enseigne, il passe au grade de lieutenant en janvier 1801 : c'est à ce moment-là qu'il prend le prénom d'Adelbert (von), plus germanique et délibérément plus masculin. La même année, ses frères et sœur, ainsi que son père, rentrent en France et portent désormais, comme c'est le cas depuis 1797 pour Marie-Anne, le nom des Chamisso-Boncourt. Adelbert hésite quelques semaines, mais se résout à rester en Allemagne, où il passe une partie de son temps à s'instruire et à fréquenter les salons littéraires et des intellectuels influents. Parmi eux, Karl August Varnhagen von Ense devient à la fois un ami et un soutien infaillible : avec lui et quelques autres, Chamisso fonde en 1803 le *Berliner Musenalmanach* (*l'Almanach des Muses*), dans lequel il publiera ses poèmes. La période 1802-1804 est d'ailleurs assez clémente pour Adelbert : cette Allemagne brièvement apaisée est celle du rebond culturel, des grands idéaux politiques, et, du reste, celle d'un Goethe et d'un Schiller de plus en plus estimés. La déroute prussienne de 1806 mettra un terme à *l'Almanach*, mais aussi à une Allemagne cosmopolite et ouverte sur l'extérieur. L'année précédente, Adelbert a accompagné son régiment à Hameln. Il est fait prisonnier, puis libéré presque sans condition. Il entre alors en France, où ses parents sont morts et sa famille dispersée. Au demeurant, Adelbert séjourne peu à Paris, et ne reste qu'un moment chez son frère Charles, à Vertus, près d'Épernay, puis chez sa sœur Louise Madeleine, à Troyes.

De retour à Berlin en 1807, il ne reconnaît plus l'Allemagne qu'il a quittée dans l'empressement : le patriotisme est revenu dans les esprits, et ses amis lui reprochent son tempérament un peu boudeur, jusqu'à son goût pour le tabac. L'occupation française est évidemment très mal vécue, et Adelbert est bientôt, pour partie du moins, regardé comme un étranger. Désarmé par des circonstances qui le dépassent, il est accueilli par le très conciliant Julius Eduard Hitzig, toujours à Berlin (de 1808 à 1810), où il vit désormais dans l'abattement et le désœuvrement, à tel point qu'il se tient à l'écart des mondanités.

A part, Chamisso l'est aussi en France, où il revient en 1810 à l'incitation d'un vieil ami de la famille, Louis de la Foye, juste après la paix de Tilsitt. Adelbert est attendu paraît-il au Lycée de Pontivy (dit de Napoléonville) pour y enseigner les langues anciennes, mais cela se révèle faux. Il ne sera pas plus employé là-bas qu'il ne le sera aux Archives impériales, où il tente, une fois à Paris, une entrée qu'on lui refusera. C'est là néanmoins, dans la capitale, qu'il rencontre Alexander von Humboldt, qui le fascine et qui l'ouvre plus encore aux sciences, d'autant qu'Adelbert a déjà de bonnes dispositions pour ce domaine du savoir, qu'il a abordé succinctement à Berlin des années auparavant. Il ne fait aucun doute que Humboldt va communiquer également à Chamisso son goût pour le voyage et pour la découverte en milieu naturel, mais aussi un certain idéalisme européen.

L'année 1810 marque un tournant dans la vie de Chamisso, qui rencontre Anne-Louise Germaine Necker, autrement dit Madame de Staël. A ce moment-là, l'auteure réside à Chaumont, dans la région de la Loire, où l'empereur Napoléon consent à ce qu'elle reste malgré la fâcherie provoquée par le roman *Delphine*. Adelbert von Chamisso passe un long moment au château, où se croisent écrivains, peintres, philosophes et intellectuels de renom, tels Mathieu de Montmorency et August Wilhelm von Schlegel, mais aussi Juliette Récamier et Benjamin Constant. Bientôt, Chamisso suit

madame de Staël dans son exil suisse, au château de Coppet, après le très politique *De l'Allemagne*. Là-bas, Adelbert redécouvre la flore, notamment en compagnie d'Auguste de Staël, et ses longues marches l'emmènent à nouveau sur les traces des sciences naturelles.

Quand il rentre à Berlin à l'été 1812, après un bref détour en Vendée, Chamisso accroît ses recherches dans le domaine de la botanique. Il retourne chez Hitzig, qui l'accueille avec une amitié qui ne fléchira jamais, et s'inscrit à l'Université. Un an après, Adelbert écrit la *Peter Schlemihls wundersame Geschichte* (*L'Etrange Histoire de Peter Schlemihl*), pour les enfants de son hôte, œuvre qui sera très vite diffusée en Allemagne, mais qui ne connaîtra une édition vraiment satisfaisante en France qu'en 1838. Dans les trois années qui suivent, l'écrivain s'éprend de la botanique, et dans une moindre mesure de la médecine, et c'est avec un bonheur non dissimulé qu'il consent à faire partie d'une expédition autour du monde, en 1815, au bord du navire russe Rurik, que commande Otto von Kotzebue (lequel n'est autre que le fils d'August, l'écrivain). Il part donc comme naturaliste dans une expédition qui a pour principal objet, au début du moins, de tracer un passage vers le Pacifique par le Grand Nord. Chamisso découvre alors le détroit de Behring (où l'on compte encore une « Chamisso-Island »), et plusieurs régions du Pacifique, comme Hawaï par exemple : ce grand voyage, qu'Adelbert consigne dans un journal très documenté, fera de lui un botaniste accompli, mais aussi un ethnographe et linguiste reconnu bientôt dans l'Europe entière.

Cette reconnaissance intervient à son retour, à partir de 1818, en particulier avec la parution d'un article en 1819 sur la reproduction d'une espèce de *salpiens* (des escargots de mer). Cette publication lui confère le titre de docteur honoraire de l'Académie des sciences de Berlin. La même année, il est nommé conservateur de l'Herbarium royal, à la suite de quoi il devient directeur du Jardin botanique et se marie avec une jeune femme, Antonie Piaste, avec laquelle il aura sept enfants. A partir de 1820, sa renommée s'accélère. Comme naturaliste d'abord, Chamisso poursuit ses recherches et dirige le Jardin botanique de Berlin. Comme écrivain ensuite : outre la parution du *Voyage autour du Monde* (publié en 1821 sous le titre de *Remarques et Idées*), et la bonne fortune allemande de *L'Etrange Histoire de Peter Schlemihl*, Adelbert von Chamisso renoue avec les poèmes vers 1826, et quand l'édition de *L'Etrange Histoire* de 1827 s'assortit d'une série de vers produits entre temps, le succès est incontestable et le place aux côtés de Goethe et de Tieck, comme il se réjouit à l'écrire à Louis de la Foye en mai. Chamisso vit alors dans de bonnes conditions matérielles, avec une pension suffisante.

Dans les années trente, Chamisso, d'abord avec l'appui de Gustav Benjamin Schwab en 1829, puis avec celui de Franz Bernhard von Gaudy en 1832, reprend l'Almanach, qui devient le *Deutsche Musenalmanach*. Qui plus est, son *Frauenliebe und leben* (*L'Amour et la Vie d'une femme*, paru en 1830), bientôt mis en musique par le compositeur Robert Schumann, fait le tour de l'Europe. Chamisso fréquente par ailleurs plusieurs cercles, dont celui qui se regroupe autour de la famille Hertz. Adelbert von Chamisso, devenu allemand à part entière et regardant de plus en plus avec distance les affaires françaises, meurt six ans plus tard, quelques mois après sa femme, sans doute du fait de sa tabagie.

Le cheminement philosophique, en passant par la botanique

L'inclination de Chamisso pour le milieu naturel remonte au moins à 1810, et son voyage (1815-1818) en est pour ainsi dire la consécration. Quand il est de retour à Berlin, en 1818, l'auteur accroît ses recherches en botanique en collaboration avec plusieurs hommes de science, dont Diederich F.L. Von Schlechtendal (jusqu'en 1830 au moins). Cette collaboration lui permettra de publier, outre son étude de 1819, un inventaire très documenté sur les plantes représentées dans le Nord de l'Allemagne (*l'Übersicht der nutzbarsten und schädlichsten Gewächse in Norddeutschland*, paru en 1829). A ce moment-là et pour tout ce qu'il lui reste à vivre, il a l'appui inconditionnel d'Alexander Von Humboldt, mais aussi l'estime d'Adrien de Jussieu et d'Augustin de Candolle. Adelbert von Chamisso confessera d'ailleurs à Louis de la Foye, en mai 1827, que « ce que l'on souhaite dans sa jeunesse, on l'a en plénitude dans l'âge mûr », ce qui se vérifie chez lui dans le domaine de la science tout comme en littérature. A la fois dans son rapport à la nation, « dimension essentielle de l'identité sociale »² et à la langue, Adelbert von Chamisso se tient en même temps à l'intérieur et à l'extérieur de ce qui l'entoure, ce qui lui confère une représentation singulière de ce qui unit vraiment l'Europe intellectuelle de

²Cécile Pacaud, "Ni d'ici ni d'ailleurs ? Analyse du processus de construction sociale de l'apatridie". In: *Cahiers du Cériem*, n° 4, 1999, p.21.

l'époque. Au demeurant, ces (pré)dispositions influencent ouvertement ses *manières de voir*. Ainsi déclare-t-il dans le *Voyage*:

Les événements mondiaux de l'année 1813, auxquels je n'avais pas le droit de participer activement – je n'avais plus de patrie, en effet, ou plutôt je n'en avais pas encore –, me déchirèrent bien des fois et de tous côtés, sans me détourner de ma voie³.

Effectivement, c'est bien son penchant pour le naturalisme qui, dès 1810-1812, le pousse à agir plus concrètement sur son existence : sur cette période, il concède que « c'était la première fois qu'[il] intervenai[t] de manière active dans [s]on histoire et lui imprimai[t] un cours, et [qu'il] traçai[t] pour elle la direction qu'elle a depuis imperturbablement suivie »⁴. Cette voie conduit aussi Chamisso à prendre du recul vis-à-vis des événements du moment, et à envisager les errements politiques qui lui sont contemporains avec un véritable esprit critique :

Comment une époque comme la nôtre, dont le caractère est précisément d'abattre les frontières, de fondre toutes les nationalités, et de faire des affaires d'un peuple celles de tous les peuples [...], comment l'époque de l'imprimerie et des postes, des véhicules à vapeur sur eau et terre, de la presse rapide, des journaux et des télégraphes pourrait-elle avoir une autre architecture que celle qui est nécessaire pour construire les routes et les ponts, les canaux, les ports et les phares ?⁵

En se refusant d'être l'un *ou* l'autre, ici *ou* là-bas, Chamisso semble se saisir des difficultés et des retournements de l'existence comme autant d'opportunités et de possibles confrontations avec soi-même. Le cheminement personnel de l'auteur passe alors par des « voies », des « cours » et des « directions » qui se rejoignent, tôt ou tard, malgré les dispersions et les attermoissements. Si par exemple, pour Werner Feudel⁶, Chamisso, placé au cœur de « transferts culturels », est un émigré devenu « médiateur », le fait d'être à la fois français et allemand, revient aussi à pouvoir parcourir le monde avec « des bottes de 7 lieues », comme ce sera le cas de son héros Peter Schlemihl. Celui qui vit une bi-appartenance contribue, en même temps qu'il en pâtit éventuellement, à remettre en question les préconstruits culturels et linguistiques -et, partant, à faire bouger les lignes et les frontières⁷). Or, un tel cheminement intellectuel est particulièrement mal perçu au moment des crispations nationales : dans les années 1810, la vision universaliste qui lui correspond (celle de ceux que nous appellerions aujourd'hui les « citoyens du monde »), est assimilée, en Allemagne comme en France, à une forme d'anti-patriotisme que Chamisso réfute et, en un sens, méprise.

Quoi qu'il en soit, le fait, pour l'auteur, de suivre son propre chemin l'amène à exister à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de celui des autres⁸. Ces circonstances conduisent Chamisso à envisager les événements comme forcément contradictoires, et pour beaucoup d'entre eux futiles. C'est dans ces termes, nous semble-t-il, que l'on peut comprendre la confession qu'il en donne dans *l'Etrange Histoire*, à la fin de l'œuvre, quand, une fois préoccupé de « réconciliation » avec lui-même, le narrateur admet :

Notre destinée a été pourtant bien étrange ; nous avons trouvé dans la coupe pleine bien des joies et bien des douleurs amères, nous y avons puisé étourdiment. Elle est vide aujourd'hui ; on pourrait croire que tout cela n'a été qu'une épreuve et attendre, ainsi armé de prudence, le véritable commencement. Mais le véritable commencement est autre : on ne regrette pas ses premières illusions et cependant on est heureux

³ Adelbert von Chamisso, *Voyage autour du monde (1815-1818)*, Paris: José Corti, *Domaine romantique* (éditeur : Henri-Alexis Baatsch, avec une préface de Jacques Brosse [pp. 7-29]), 1991, p.37.

⁴ *Ibid.* p.46.

⁵ *Idem.*

⁶ Werner Feudel, *Adelbert von Chamisso. Leben und Werk*. Leipzig, Aufl.1988.

⁷ Voir à ce propos : René-Marc Pille, *Adelbert von Chamisso vu de France (1805-1840). Génèse et réception d'une image*. Paris: CNRS éditions, 1993, Valérie Van Grutgen-André, "Chamisso, émigré français et écrivain allemand : la "merveilleuse histoire" d'un dilemme surmonté", in *Revue de littérature comparée*, n° 1, pp. 73-79, 1995, et Frédéric Torterat, "Adelbert von Chamisso et la tentation d'exister", in *Cahiers du XIXème siècle*, n° 3, pp. 203-219, 2009.

⁸ Cette extériorité est encore plus marquée lors de périodes (comme celle de 1806-1809, qu'a très mal vécue Chamisso) où les populations réfléchissent sur leur « identité nationale », laquelle réflexion aboutit le plus généralement à toutes sortes de stigmatisations (ainsi en France, très récemment). L'anthropologue Zygmunt Bauman (Bauman, 2005 : 86) l'exemplifie à travers l'écrivain espagnol Juan Goytisolo, lequel « a rappelé que, une fois que l'Espagne eut accepté [...] une notion très restrictive d'identité nationale, le pays devint, vers la fin du XVIe siècle, un désert culturel ».

somme toute de les avoir vécues telles qu'elles étaient⁹.

Une telle satisfaction n'est envisageable qu'au-delà des illusions, mais aussi au-delà des frontières que supposent les nations, ainsi que toutes ces ombres qui peuplent le passé intime de celui qui est plus européen que français ou même allemand. A ce titre, les anecdotes racontées dans le *Voyage* sont particulièrement révélatrices. Ainsi, quand Chamisso rencontre à Manille un certain Don San Iago de Echappare¹⁰, celui-ci est présenté par l'auteur non pas comme un ressortissant quelconque ou comme un apatride, mais comme un « orphelin ». La Nation qui fait défaut rejoindrait-elle, d'une certaine manière, l'absence d'une famille et notamment du père ? Au cours de l'une des nombreuses digressions apparaissant dans le *Voyage*, celle qui décrit l'un des rêves que fait Chamisso « dans une sorte de demi-sommeil », à bord du Rurik, nous en donne un élément de réponse :

Je ne rêvais jamais du présent, ni du voyage, ni du monde auquel j'appartenais désormais ; le balancement du navire me berçait à nouveau comme un enfant, les années remontaient en arrière, je me retrouvais dans la maison paternelle, et les morts de ma famille, ces silhouettes disparues m'entouraient, se mouvant avec les gestes ordinaires de tous les jours, comme si je n'avais jamais grandi au-delà de ces années, comme si la mort ne les avait pas fauchés¹¹.

Tout comme au père véritable, Louis Marie, se substitue en partie l'ami et le confident qu'est Hitzig, à la famille elle-même se substitue la communauté, et notamment, dans la fiction, la communauté érémitique. *L'Etrange Histoire* relate ainsi ce que Peter Schlemihl, à deux reprises¹² (, présente comme un « rêve » au cours duquel il voit rien moins que Chamisso en personne. Dans le premier songe (p. 53), Schlemihl, une fois dépourvu d'ombre, voit Chamisso mort, « assis à [s]a table de travail ». Ce sera pour le protagoniste le début de sa débâcle et de ses « pérégrinations ». Au cours du deuxième songe en revanche, une fois Schlemihl libéré, la vision est tout autre :

Je vis dans un rêve délicieux une joyeuse danse entrelacer de gracieuses images. Mina, une couronne de fleurs dans les cheveux, passait, légère, devant moi et m'adressait un sourire amical. [...] Beaucoup d'autres personnes encore m'apparurent, toi y compris, je crois bien, Chamisso, loin dans la foule ; une vive lumière brillait, et pourtant personne n'avait d'ombre ; chose plus étrange, ce n'était pas choquant. Des fleurs et des chants, de l'amour et de la joie sous les bosquets de palmiers. Je ne pouvais ni arrêter ni m'expliquer ces figures mobiles et gracieuses qu'un souffle suffisait à effacer, mais je sais que ce rêve m'enchantait et que je craignais de m'éveiller ; en fait, j'étais éveillé déjà que je tenais encore les yeux fermés, pour garder plus longtemps présentes à mon âme ces visions qui fuyaient¹³.

Une fois sur le chemin d'un retour à soi-même, qui est aussi dans *L'Etrange Histoire* celui de l'ermitage (le « Schlemihlium »), le protagoniste est entouré d'une communauté bienveillante : celle des amis, celle des autres orphelins, celle de toutes ces personnes qui, sans nation unique d'attache, se rassemblent dans un monde à part. Cette représentation, pour Chamisso, est liée à celle de différents cercles et communautés qu'a fréquentés l'auteur : le cercle de la « Colonie » bien sûr, mais aussi ceux qui entourent Humboldt, Jussieu et Candolle. Dans le « là-bas » du Schlemihlium que décrit *L'Etrange Histoire*, les frontières entre les nations n'existent plus. Et l'on comprend que, plus qu'à travers la question des frontières matérielles, c'est dans les mots et les perspectives que l'essentiel se joue. Michel Foucher rappelle à ce titre que « dans ses *Prolegomènes à toute métaphysique future* (1783), Emmanuel Kant [...] veilla à distinguer la limite (*die Grenze*), qui suppose que nous pouvons encore connaître ou découvrir quelque chose, de la borne (*die Schranke*), ligne fermée, négatrice », pour en conclure : « les bornages linéaires s'étendent, niant l'un des principes de la coexistence entre les peuples : la légitimité procède en fin de compte du regard de l'autre »¹⁴. Plus proche de nous, dans la

⁹ *L'Etrange Histoire de Peter Schlemihl*, Paris, Gallimard, *folio bilingue*, n° 26 (éditeurs : Albert et Bernard Lortholary [prem. éd. : Payot, 1934] éd. 1992, p. 187.

¹⁰ *Le Voyage*, *op.cit.* pp. 292-293

¹¹ *Ibid.* p.153.

¹² *L'Etrange Histoire de Peter Schlemihl*, Paris, Gallimard, *folio bilingue*, n° 26 (éditeurs : Albert et Bernard Lortholary, pp. 53 et 161-162.

¹³ *Ibid.* pp. 161-162.

¹⁴ Michel Foucher, "Actualité et permanence des frontières", in *Médium*, n° 24-25, 2006 p.28,

Préface que donne Bernard Lortholary de l'édition de 1992, de *L'Etrange Histoire*, celui-ci prévient que « le monde extérieur, auquel s'affrontent les héros de tous les types de romans, n'a ici aucune réalité, si ce n'est le regard d'autrui, qui renvoie Schlemihl à la tare sociale que constitue son absence d'ombre »¹⁵. Quand Peter Schlemihl recouvre enfin la plénitude, c'est dans un *ailleurs* où cette absence n'a rien de choquant, où tout se rassemble en une « vive lumière », dans laquelle les nations et les peuples se rejoignent pour le bien commun.

En conclusion

Ces éléments nous conduisent à conforter l'hypothèse, à notre sens, d'un cheminement personnel qui passe par de multiples voies, sans pour autant qu'aucune d'entre elles ne puisse être assimilable à un détour. Or, sur ce chapitre, autant laisser Adelbert von Chamisso conclure pour nous. L'auteur produit effectivement, à la fin du *Voyage*, ce qui ressemble à une version testamentaire de son parcours, ou plutôt *ses* parcours. Sans forcer le trait d'un écho à Rousseau, admettons toutefois que nous avons tout, ici, de la confession d'un promeneur solitaire :

Pour ma part, à chaque nouveau chapitre de ma vie, que je vis, bien ou mal, comme je le peux, je m'attends modestement à ce qu'il ne m'apporte qu'à la fin la sagesse dont j'aurais eu besoin dès le début. Et je ne trouverai que sur mon lit de mort la sagesse manquée durant ma vie¹⁶.

Bibliographie

- Ampère, Jean-Jacques, "Louis de Chamisso". In *Revue des Deux Mondes*, n° 22, 1840.
- Bauman, Zygmunt. "Franchir les frontières ou avoir de nombreux chez soi ?". In *Tumultes*, n° 24, pp. 79-89, 2005.
- Brouillon, Louis, *Les Origines d'Adelbert von Chamisso*. Reims, Monce, 1910.
- Chamisso, Adelbert (von), *Peter Schlemihl*. Paris, José Corti, collection romantique, n° 20 (éditeur : Pierre Péju, aussi rédacteur d'une préface intitulée "L'Ombre et la Vitesse"), éd. 1989.
- L'Etrange Histoire de Peter Schlemihl*, Paris, Gallimard, folio bilingue, n° 26 (éditeurs : Albert et Bernard Lortholary [prem. éd. : Payot, 1934] éd. 1992.
- Voyage autour du monde (1815-1818)*, Paris: José Corti, Domaine romantique (éditeur : Henri-Alexis Baatsch, avec une préface de Jacques Brosse [pp. 7-29]), 1991.
- Feudel, Werner, *Adelbert von Chamisso. Leben und Werk*. Leipzig, Aufl, 1988.
- Foucher, Michel "Actualité et permanence des frontières", in *Médium*, n° 24-25, pp. 13-28, 2006.
- Lahnstein, Peter *Adelbert von Chamisso. Le Prussien de France*. Paris: Flammarion, coll. « Grandes Biographies », 1987
- Œuvres complètes d'Adelbert von Chamisso*, Zürich: Stauffacher (tomes I et II), Verlag AG (éditeurs : Ulrike Wehres et Wolfgang Deninger), 1971.
- Pacaud, Cécile, "Ni d'ici ni d'ailleurs ? Analyse du processus de construction sociale de l'apatridie". In: *Cahiers du Cériem*, n° 4, 1999.
- Pille, René-Marc, *Adelbert von Chamisso vu de France (1805-1840). Génèse et réception d'une image*. Paris: CNRS éditions, 1993..
- Riegel, René *Adalbert von Chamisso. Sa vie et son œuvre*. Paris: Editions internationales, 1934.
- La Vie d'un déraciné*. Paris: Aubier, 1950.
- Tortérat, Frédéric "Adelbert von Chamisso et la tentation d'exister", in *Cahiers du XIXème siècle*, n° 3, pp. 203-219, 2009.
- Van Grutgen-André, Valérie "Chamisso, émigré français et écrivain allemand : la "merveilleuse histoire" d'un dilemme surmonté", in *Revue de littérature comparée*, n° 1, pp. 73-79, 1995.

¹⁵ *L'Etrange Histoire de Peter Schlemihl*, Paris, Gallimard, folio bilingue, n° 26 (éditeurs : Albert et Bernard Lortholary, pp. 16.

¹⁶ *Voyage* (p. 319),